

TÊTE A TÊTE

avec

SAMIVEL

**Qui êtes-vous
Monsieur Samivel ?**



in : *Brun l'Ours*, Delagrave, 1939

Décembre 1990, une exposition des originaux des dessins de Samivel est présentée au Musée ethnographique de Conches (près de Genève).

A l'occasion de cette exposition dont elle nous rend compte, Claude-Anne Parmegiani ¹ a rencontré ce graphiste de grand talent dont les œuvres - qui allient l'humour à un trait stylisé - connaissent depuis leur parution de nombreuses rééditions.

Claude-Anne Parmegiani : Une partie de votre œuvre graphique est destinée à de jeunes lecteurs, aussi a-t-on envie de vous demander pour commencer quels ont été les illustrateurs qui ont marqué votre enfance ?

Samivel : Tout jeune, il y eut d'abord Hansi, l'alsacien, au style breughélien, fourmillant de détails pittoresques qu'un enfant adore découvrir. Je me souviens qu'à sept ans je m'efforçais d'en recopier les compositions. Un indice, passé d'ailleurs inaperçu... Puis le dessinateur anglais Heath Robinson, d'humour très britannique et d'une fantaisie quasi surréaliste. Plus tard, j'aimais Marcel Cappy avec ses foules écrasées au sol, comme dans certains dessins de Granville, par une perspective en plongée. Puis Cecil Aldin, l'excellent illustrateur, d'une savoureuse bonhomie, des *Aventures de Monsieur Pickwick*, livre dont j'ai d'ailleurs tiré mon pseudonyme.

C.A.P. : A travers vos propos, l'humour semble un préalable indispensable à toute forme d'expression. Sachant que votre œuvre relève d'une double pratique de graphiste et d'écrivain, pourquoi, à vos débuts, avoir choisi les arts plastiques plutôt que l'écriture ? Faisiez-vous alors plus confiance à l'image pour dénoncer un certain nombre de travers et transmettre votre vision du monde ?

Samivel : C'est affaire de circonstances. Je ne savais pas dessiner. Au lycée j'étais bon dernier en classe de dessin ! Inutile de vous dire que pour un adolescent doué de quelque imagination, copier des plâtres, une sorte de Musée Grévin en dur, c'était une besogne mortelle ! Mais un jour, une parente me voyant griffonner, remarqua que je paraissais avoir un joli coup de crayon : « Pourquoi n'illustrerais-tu pas le petit voyage que nous venons de faire dans les Alpes ? »

C'est ainsi que tout a commencé ! Par quelques croquis maladroits. Et puis j'ai persévéré. Il s'était produit une sorte de convergence de sujets et d'inspiration.

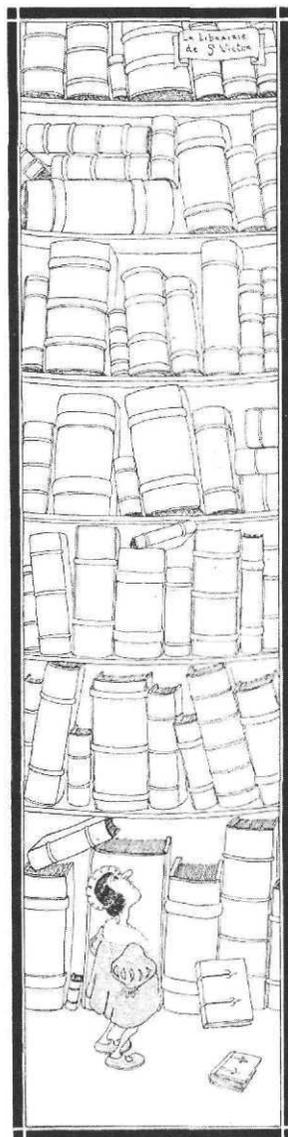
(1) Claude-Anne Parmegiani a consacré à Samivel une étude dans *Les petits Français illustrés, 1860-1940*, éd. du Cercle de la librairie.

Je suis parisien d'origine, mais la médecine jugea que j'avais besoin d'air pur. Et ma mère décida d'émigrer en Savoie où ma famille avait déjà des attaches et où je poursuivis mes classes, pratiquant désormais avec passion le ski et l'alpinisme. Je connaissais donc bien la montagne et c'est tout naturellement que mes premiers dessins s'attaquèrent à un sujet qui m'était familier. Le reste a suivi. Une revue grenobloise, à l'époque : « La Vie Alpine », publia ces croquis. Le bibliothécaire des Arts décoratifs à Paris, lui-même alpiniste, les remarqua et me présenta à l'éditeur Max Delagrave auquel ils plurent. Ainsi le premier album important que j'ai publié fut *Sous l'œil des choucas*, entièrement composé de dessins humoristiques sur la montagne, et dont certaines outrances caricaturales ne me plaisent plus guère ! Après quoi, Delagrave, lequel éditait à l'époque beaucoup d'ouvrages pour la jeunesse, dont le célèbre *Saint-Nicolas*, me proposa d'illustrer des albums pour enfants. J'étais d'abord réticent, car, très jeune encore, j'avais l'impression de « revenir en arrière » ! Puis finalement j'acceptai et illustrai, illustrai seulement, une adaptation de Rabelais, *Gargantua et Pantagruel*, dont l'auteur était Mme Madeleine Giraud.

C.A.P. : *A l'époque vous ne ressentiez pas encore le besoin d'écrire ?*

Samivel : C'est précisément cette collaboration, quelque peu involontaire, qui m'en a donné l'envie. Car figurez-vous que « l'adaptation » de cette excellente personne se trouvait émaillée d'adjectifs comme « charmant », etc., fort peu rabelaisiens. J'ai pensé depuis, plus précisément qu'on a le droit de faire des choix dans les écrits de tels grands écrivains, mais que toute « adaptation », en fait, est trahison. J'avais d'ailleurs envie de voler de mes propres ailes. J'aimais tout ce qui a trait au moyen-âge. Je me mis donc dans la peau d'un conteur du XII^e ou XIII^e siècle, et pris les mêmes libertés. J'écrivis les textes de trois « chantefables » de mon cru, en vers libres, à la manière de Paul Fort, en m'inspirant de quelques thèmes du *Roman de Renart*, en inventant d'autres, et en ajoutant des articulations. Ainsi naquit la trilogie médiévale de *Goupil*, *Brun l'Ours*, et *Les malheurs d'Ysengrin*, que naturellement j'illustrai. Du numéro un au numéro trois, on peut constater des progrès techniques et artistiques. Mon ambition était d'ailleurs d'arriver à plaire aussi bien à de jeunes lecteurs qu'au public adulte. D'où la formule pratiquée par moi dès l'avant-guerre et abondamment démarquée depuis : « pour enfants de dix à quatre-vingts ans, et au delà... »

Vers la même époque je rencontrai un jeune éditeur remarquable et plein d'allant : Paul Hartmann. Il avait lancé un certain Jean Bruller, connu aujourd'hui sous son pseudonyme d'écrivain : Vercors.



in : *Pantagruel*, Delagrave, 1935

TÊTE A TÊTE

avec

SAMIVEL



La complainte de la baleine et
de Monsieur Jonas, Delagrave, 1944

Hartmann lui avait demandé d'illustrer le fameux *Patapoufs* et *Filifers*, d'André Maurois. Pour mon compte, je lui donnai deux albums assez farfelus : *Parade des diplodocus*, puis *Les blagueurs de Bagdad*. Sur le plan technique c'était très simple, du trait et quelques couleurs en aplats.

Parallèlement, et de plus en plus séduit par les étranges beautés de l'univers alpestre, j'avais commencé à réaliser des aquarelles de haute montagne et de neige, assez proches, paraît-il, de la vision des artistes de l'ancienne Chine, dont j'étais d'ailleurs encore fort ignorant. Il y eut deux expositions à Paris, chez Drouant et chez Allard. Puis la guerre est arrivée, juste au moment où sortait mon premier livre en tant qu'écrivain. C'était *L'amateur d'abîmes* que la presse d'époque qualifia de « *Trois hommes dans un bateau de la montagne* », qui sut plaire à Robert Desnos et connut de nombreuses éditions.

C.A.P. : *A la suite de ce succès, qu'avez-vous fait ?*

Samivel : Hé bien, comme tout le monde, hélas : la guerre. Naturellement sur le front des Alpes. Mais j'eus la chance de franchir le cap sans dommage. Coupé de Paris, je poursuivis mes travaux avec un éditeur lyonnais, aujourd'hui disparu : I.A.C. Je réalisai alors successivement plusieurs albums, dont la série humoristico-romantique des « Dumollet » ; une féerie dans une présentation théâtrale : *La grande nuit de Merlin* ; *La complainte de la baleine et de Mr. Jonas*, parodie des complaintes populaires du XIX^e siècle... Ces albums restèrent inconnus du public parisien...

C.A.P. : *C'est dommage que La complainte de la baleine n'ait pas été réédité. Car c'est un livre en noir et blanc où l'image et le texte sont tracés d'une même plume. Le texte phagocyte l'image qui à son tour le parasite constamment. Le choix du caractère typographique participe aussi de ce tissage.*

Samivel : Je me suis bien amusé moi-même en écrivant et illustrant ces albums. D'ailleurs, autrement, je ne les aurais pas réalisés ! *Bon voyage, M. Dumollet !* est, pour changer, une aventure de mer. *M. Dumollet sur le Mont-Blanc...* comme son titre l'indique... *M. Dumollet à Paris* en est resté à la première partie. Ensuite, j'ai composé *L'Opéra des pics*, suite de dessins d'une tournure beaucoup plus philosophique, avec un « Boniment » de votre serviteur, et une préface de Giono.

C.A.P. : *Ce qui frappe lorsque l'on visite votre exposition, c'est sa diversité. Vous refusez de vous laisser enfermer dans un genre. Si*

bien qu'après la guerre vous larguez les amarres et accompagnez Paul Emile Victor au Groenland, séjournerez en Egypte, en Grèce, en Crète, en Islande. Et, abandonnant momentanément la voie graphique, vous revenez de ces voyages avec des films que vous présentez en conférences en France et dans tous les pays francophones. A Paris, votre Trésor et Mystères de l'Égypte remplit dix-neuf fois la grande salle Pleyel. Vous publiez également des livres illustrés de photos.

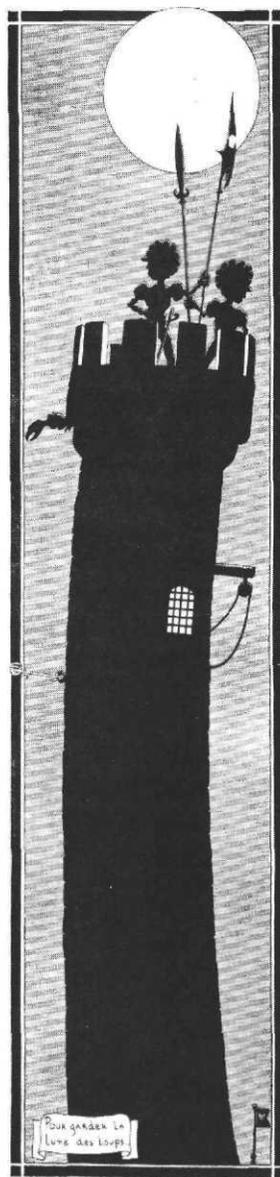
Samivel : Il y eut tout de même à cette époque, en fait d'album dessiné, *Ayorpok et Ayounguila*, une création du monde sous l'angle eskimo, texte et images inspirés justement du voyage au Groenland. En ce qui concerne les débuts de ma carrière de « voyageur-cinéaste », il s'agit une nouvelle fois d'un heureux hasard qui me fit rencontrer Victor chez un ami commun, Robert Gessain, plus tard directeur du Musée de l'Homme. Victor qui avait vu l'un de mes films de montagne, me proposa de partir avec la première expédition française au Groenland. C'était en 1948. Vous pensez bien qu'une telle proposition ne se refusait pas !

C.A.P. : *Et vous avez alors délaissé le dessin pendant de nombreuses années. Le cinéma vous semblait-il un moyen d'expression plus efficace ?*

Samivel : Je répète que rien n'a été prémédité. Comme beaucoup de jeunes hommes de ma génération, après la période de contrainte de la guerre et de l'occupation, j'exploisais, littéralement. Cette première aventure au Groenland - où je suis retourné depuis, deux fois pour mon propre compte - m'avait mis le pied à l'étrier. Je me suis engagé dans une tout autre direction. Les tournées de conférences organisées par « Connaissance du monde » étaient alors l'unique moyen d'auto-financer des voyages lointains et coûteux. J'en ai donc rapporté des récits, des films et des livres : un triple moyen d'expression, en quelque sorte une espèce de trident au niveau de la communication : la parole, l'image, et l'écrit. Ceci répondait à un souci que j'ai toujours eu (sans que cela tourne à l'obsession), un souci d'efficacité. Ces réalisations sur la nature ou l'histoire des grandes civilisations finissaient par toucher un vaste public auprès duquel je me suis d'ailleurs toujours refusé à vulgariser un sujet. Et je suis maintenant heureux de pouvoir dire qu'il m'en a su gré.

C.A.P. : *Pourquoi choisir l'Égypte, la Grèce, l'Islande, etc. Était-ce encore une affaire de circonstances, ou le fait d'un intérêt particulier pour leur histoire ou leur mythologie ?*

Samivel : J'ai toujours été passionné par l'ancienne Égypte et son



in : *Pantagruel*, Delagrave, 1935

art. En Islande c'était l'aventure des Vikings découvrant l'Amérique 500 ans avant Christophe Colomb, et l'île était aussi celle des sagas, de la naissance des grandes légendes nordiques. Au fond, mon intérêt pour les fabliaux du moyen-âge, les mythes de la Grèce, de l'Égypte ou de l'Islande, coulait de la même source, la séduction de l'imaginaire.

TÊTE

A

TÊTE

avec

SAMIVEL

C.A.P. : La pratique du cinéma a-t-elle influencé votre façon de dessiner ?

Samivel : Je serais d'abord tenté de vous répondre : non. Mais ce n'est pas si simple. J'ai toujours beaucoup fréquenté les salles obscures. Il est donc probable que ma vision graphique en a été influencée sans que j'en sois vraiment conscient. Mais il existe un album plus récent, une sorte de petit roman humoristique en images, où cette influence est manifeste dans le cadrage et le rythme. C'est *Bonshommes de neige*, réédité par Hoëbeke, et d'ailleurs sous-titré : « dessin inanimé ».

C.A.P. : Dernière question concernant cette partie de votre œuvre graphique que nous connaissons bien puisqu'elle s'adresse aux enfants. Quel est le rôle de l'animal dans vos albums pour « petites personnes » ? Car il me semble que vous lui faites la part belle alors que vous n'êtes pas tendre pour les humains.

Samivel : Dans les trois albums médiévaux, j'ai été naturellement entraîné par mon sujet et les héros en étaient finalement sympathiques : il s'agissait d'ailleurs de masques sous lesquels parlaient et agissaient des êtres humains. Depuis j'ai eu l'occasion de réfléchir à un tout autre aspect du problème : le rôle de l'animal dans la civilisation contemporaine; Peut-être n'ai-je pas besoin de préciser que j'aime les bêtes, les respecte, et partage à leur sujet l'opinion de mon ami, Théodore Monod, sans oublier que « l'amour des bêtes » est un excellent placement sentimental, si j'ose dire, et qu'il est beaucoup plus difficile de tisser des liens solides avec les êtres humains, et de les maintenir. Alors qu'avec les aimables animaux, l'on pénètre sentimentalement dans un monde de non-résistance.

Je n'aime guère multiplier les citations, mais à propos des rapports actuels de « l'Homo dit sapiens », comme le qualifie justement Théodore Monod, et nos humbles « frères inférieurs », en voici une, tout à fait de circonstance :

« Tant que l'homme continuera à être le destructeur impitoyable des êtres animés des plans inférieurs, il ne connaîtra ni la santé ni la joie. Tant que les hommes massacreront les bêtes, ils s'entretueront.

Celui qui sème le meurtre et la douleur ne peut en effet récolter la joie et l'amour. »

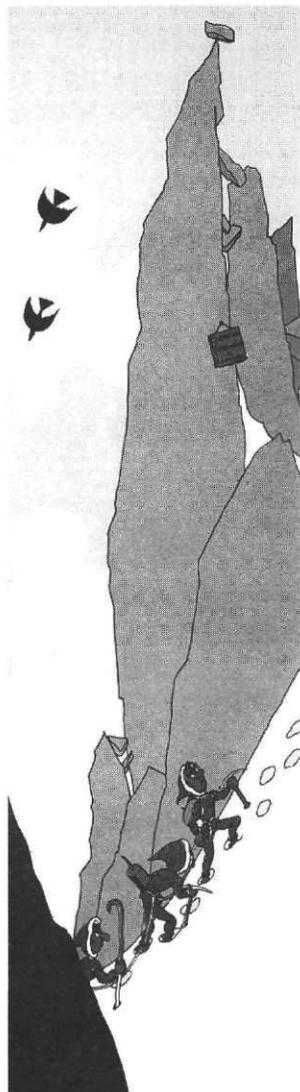
Cette remarque a plus de deux mille ans. Elle est d'un certain Pythagore.

C.A.P. : *Voilà une heure que nous parlons ensemble, et j'ai envie de vous demander : « Qui êtes-vous, Monsieur Samivel ? Un caricaturiste ? Un dessinateur spécialiste de la montagne, un écrivain, un cinéaste, un conférencier, un conteur, un moraliste, un vulgarisateur de l'histoire des civilisations disparues ? »*

Samivel : Je ne prétends pas être un « spécialiste » en quoi que ce soit. Un caricaturiste ? Certainement pas, ou plus ! Un humoriste ? Oui, à condition d'accepter la définition que j'en ai donnée moi-même, à savoir que « les (véritables) humoristes sont des gens tellement sérieux qu'il leur est impossible de prendre au sérieux ce qui paraît sérieux aux autres. »

Un dessinateur « spécialiste » de la montagne. Je la connais bien, c'est tout. Mais il y a bien d'autres choses, comme vous avez pu le constater vous-même sur ces murs. Les conférences, le cinéma ? plutôt un violon d'Ingres, dont la pratique m'a d'ailleurs permis de voir le monde. Un écrivain ? On le dit : je n'en suis pas juge. Un « vulgarisateur de l'histoire des civilisations anciennes ? » Alors non ! Je proteste. Quand je me suis mêlé d'Histoire, je ne l'ai jamais fait de façon superficielle. Il suffit d'ouvrir l'un des livres que j'ai commis, par exemple *L'Or des Temps*, pour s'apercevoir qu'il s'agit non de vulgarisation, mais de tentatives de synthèse. Quant à la question esthétique, je reste beaucoup plus sensible à la ligne qu'à la couleur. Je suis donc plus un graphiste qu'un peintre.

En fait, suis-je ceci ? ou cela ? Dans un monde de créneaux, de territoires âprement défendus, de « spécialisations » j'ai passé bonne partie de ma vie à décoller l'étiquette que me valait une réalisation précédente. Ayant simplement agi ou créé au gré de réactions personnelles, suivant les circonstances et mes modestes moyens. C'est un aspect de la liberté. La liberté coûte cher, mais c'est la liberté.



in : Canard, Delagrave, 1938

*Propos recueillis par Claude-Anne Parmegiani.
Conches. Janvier 1991.*